



HAL
open science

“ Du milieu de l’aventure au bout du monde ”. Vies de Stanislas Rodanski

Thomas Guillemain

► **To cite this version:**

Thomas Guillemain. “ Du milieu de l’aventure au bout du monde ”. Vies de Stanislas Rodanski. 2020. hal-03060088

HAL Id: hal-03060088

<https://hal.science/hal-03060088>

Submitted on 13 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Du milieu de l'aventure au bout du monde ». Vies de Stanislas Rodanski¹

Thomas Guillemin, docteur en histoire, Université d'Angers-TEMOS

Lorsqu'il est cité dans l'histoire des avant-gardes littéraires, Stanislas Rodanski l'est pour deux faits. D'abord, pour avoir trouvé le titre de la première revue surréaliste qui paraît après la Seconde Guerre mondiale, *Néon*. Ensuite parce qu'un seul livre de lui paraît de son vivant, le recueil intitulé *La victoire à l'ombre des ailes*, dont plusieurs textes parmi lesquels l'éponyme ont été écrits durant son hospitalisation à Villejuif, entre 1949 et 1954. Ces deux éléments éclipsent un écrivain dont la poésie existentielle, l'œuvre protéiforme, l'appartenance au groupe surréaliste et la maladie mentale expliquent l'assignation au groupe des maudits de la littérature². Depuis sa mort en 1981, son œuvre ne cesse d'être révélée et sa biographie de mieux en mieux connue³. Cette conférence propose une synthèse des travaux menés depuis près de quarante ans, actualisée grâce au dossier villejuifois de Rodanski, retrouvé par Véronique Fau-Vincenti⁴ dans le cadre de sa thèse consacrée à la section Henri Colin de l'hôpital de Villejuif, désormais Groupe Hospitalier Paul Guiraud⁵.

¹ Texte remanié de la conférence présentée à l'Hôpital Paul Guiraud le 6 mars 2020. Je remercie Claudine Bellamy et ses collègues pour la préparation et l'organisation et cette conférence à destination des patients et du personnel. Lors de sa tenue, les quatre poèmes repris ici *in extenso* ont été lus par des patient·e·s et animatrices d'ateliers d'art-thérapie, que je tiens à remercier pour leur participation. « *Du milieu de l'aventure au bout du monde* » est une formule extraite d'une lettre de Rodanski à Claude Tarnaud non datée, citée dans l'édition du texte « Mon commencement et ma fin » (*La Nouvelle Revue de Paris*, « Le surréalisme et ses insoumis », septembre 1988, p. 49).

² Forgé au XIX^e siècle, cette catégorie des maudits, imparfaite et simplificatrice, témoigne sans doute d'abord, lorsqu'elle est utilisée dans le cas de Rodanski (comme d'autres), de l'image construite par ses admirateurs à partir des années 1960 (c'est ainsi qu'en 1971, il figure parmi l'anthologie *Poètes singuliers du surréalisme et autres lieux* (Paris, Christian Bourgois, 1971, p. 49-51) puis en 1994 dans celle intitulé *Anthologie des poètes délaissés. De Jean Marot à Samuel Beckett* (Paris, La table ronde, 1994, p. 456-465). Le caractère essentialiste d'une telle catégorie est d'autant plus problématique concernant un auteur atteint par la maladie mentale. Elle ne sert donc pas ici de clé de lecture de la trajectoire biographique de Rodanski. Sur la catégorie des « maudits », voir notamment : Pascal BRISSETTE et Marie-Pier LUNEAU (dir.), *Deux siècles de malédiction littéraire*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2014, en ligne : <http://books.openedition.org/pulg/2325>, notamment l'article de David VRYDAGHS, « Les surréalistes sont-ils des poètes maudits ? Les réécritures surréalistes du mythe de la malédiction littéraire », p. 137-149 ; Denis SAINT-AMAND, « Bohèmes, oubliés et maudits », *Textyles*, 53, 2018, p. 11-24. David Vridaghs propose un changement de perspective en empruntant à la sociologie la catégorie de l'*outsider* (Howard BECKER, *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985) pour l'appliquer à René Crevel : « Du rôle des outsiders dans la dynamique du groupe surréaliste français. L'exemple de René Crevel » (*in* Denis SAINT-AMAND, *La dynamique des groupes littéraires*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2016, p. 119-128). On verra comment elle peut être utile pour analyser un moment charnière de la trajectoire de Rodanski.

³ Les principaux acteurs de ce dévoilement sont Jacques Veuillet (et son éditeur Pierre Laurendeau), Bernard Cadoux, Jean-Paul Lebesson et François-René Simon.

⁴ Je remercie Véronique Fau-Vincenti d'avoir porté à la connaissance de l'Association Stanislas Rodanski sa découverte, qui permet de renouveler les connaissances sur une période cruciale dans la trajectoire de l'auteur de *La victoire à l'ombre des ailes*. *Infra*, les abréviations concernant ce dossier sont les suivantes : AGHPG : Archives du Groupe Hospitalier Paul Guiraud ; DSR : Dossier Stanislas Rodanski ; LL : livre de la loi ; DP : dossier du patient.

⁵ « *Aliénés criminels, vicieux, difficiles, habitués des asiles* » : *du quartier de sûreté de l'asile de Villejuif à la première Unité pour malades difficiles française, 1910-1960*, publiée sous le titre : Véronique FAU-VINCENTI, *Le bain des fous. Le premier service de sûreté psychiatrique (1910-1960)*, Paris, La manufacture de livres, 2019, 444 p.

Si Rodanski fut membre du groupe surréaliste entre 1947 et 1948, il est intimement lié au surréalisme par son identification à l'une des figures mythiques et fondatrices du mouvement : Jacques Vaché⁶. Pendant la Première Guerre mondiale, alors qu'il n'est qu'infirmier militaire, André Breton rencontre le soldat Vaché, blessé, hospitalisé à Nantes. Passionnés par l'art et la littérature, ils deviennent amis et échangent une brève mais intense correspondance avant que Vaché ne meure prématurément d'une surdose accidentelle d'opium en janvier 1919. Après cette disparition, Breton fait de son ami la figure de référence : sous le titre *Lettres de guerre*, il publie dès l'été 1919 la correspondance que Vaché lui a adressée⁷ tout en le présentant comme un artiste dont l'œuvre est sa vie. Vaché devient ainsi un personnage central dans la généalogie du surréalisme⁸. Au milieu des années 1920, ce mouvement artistique à la tête duquel se trouve André Breton s'affirme comme un phénomène majeur, tant dans le domaine de la littérature que de la peinture. Pour les écrivains, l'un des moyens d'expression privilégié est l'écriture automatique, une écriture sensée être faite sans le contrôle de la raison visant à produire une nouvelle forme de poésie. Les surréalistes ont en commun une démarche révolutionnaire tant du point de vue artistique (invention d'une écriture nouvelle, libérée des carcans littéraires ; exploration de l'inconscient) que politique (les surréalistes sont engagés du côté communiste puis au-delà à l'extrême-gauche). Derrière la diversité de sa production artistique, l'organisation du groupe surréaliste est centralisée : ses manifestes théoriques sont écrits par Breton qui préside aux actions collectives (artistiques ou politiques) du groupe. Du fait de cette centralisation, des tensions internes parcourent l'histoire du mouvement, allant jusqu'à des exclusions et des scissions. Cette histoire est aussi tributaire du contexte global et deux grandes périodes peuvent se distinguer de ce point de vue : l'avant et l'après Seconde Guerre mondiale. C'est durant cette deuxième époque que Rodanski croise la route du mouvement fondée par André Breton. La trame chronologique de cette présentation passe souvent d'un élément à un autre, indice du parcours chaotique de la première moitié de la vie de Rodanski.

⁶ Sur les liens de Rodanski avec Vaché, je me permets de renvoyer à mon article : « Entre intercession et réincarnation : Vaché sous la plume de Rodanski », dossier « Salut à Rodanski », *Mélusine*, 33, 2013, p. 248-258.

⁷ Les lettres adressées aux futurs surréalistes figurent dans l'édition de la correspondance de Vaché : Jacques VACHE, *Lettres de guerre 1914-1918*, édition critique par Patrice ALLAIN et Thomas GUILLEMIN, Paris, Gallimard, 2018.

⁸ Sur Vaché et sa place dans le surréalisme, voir les travaux de Michel Carassou (*Jacques Vaché et le groupe de Nantes*, Paris, Jean-Michel Place, 1986), de Georges Sebbag (notamment *L'imprononçable jour de sa mort Jacques Vaché janvier 1919*, Paris, Jean-Michel Place, 1989), de Patrice Allain (Jean SARMENT, *Correspondance à l'aube du surréalisme*, éd. par Patrice ALLAIN et Jean-Louis LITERS, Nantes, Memo, 2004 ; « Les destins fictifs et contrariés de Jacques Vaché », in Patrice ALLAIN (dir.), *Au-delà de la peinture. Ces rêveurs définitifs*, Nantes, Joca Seria, 2006, p. 28-41 ; « Jacques Vaché, l'œuvre au négatif », introduction à Jacques VACHE, *Les Solennels*, Paris, Dilecta, 2007, p. 9-33) et de Bertrand Lacarelle (*Jacques Vaché*, Paris, Grasset, 2004). Je me permets également de renvoyer à mon article « Comment André Breton a suicidé Jacques Vaché », in Henri BEHAR et Françoise PY (dir.), *André Breton. Cinquante ans après*, *Mélusine*, 37, 2017, p. 117-131.

1927-1947 - Un jeune poète déporté

Le 30 janvier 1927, Stanislas Bernard Glucksmann naît à Caluire, ville de la banlieue lyonnaise, dans une famille d'origine juive polonaise installée en France depuis deux générations. Travaillant dans la soie, c'est tout naturellement que le grand-père de Rodanski s'est installé à Lyon, cité du textile⁹. Stanislas passe ses premières années dans sa ville natale, où il est élevé par sa grand-mère maternelle dès avant le divorce de ses parents, prononcé le 15 avril 1930¹⁰. Son père comme sa mère furent des figures sinon absentes, du moins à longues éclipses, de son enfance : un père flambeur, ingénieur et pilote de course¹¹ ; une mère séductrice aux nombreux amants¹². Durant son adolescence, la relation de Rodanski avec sa mère se double de comportements équivoques voire incestueux de la part de celle-ci¹³.

Si son grand-père a poursuivi son activité d'origine, il investit également dans un autre domaine : le cinéma. Il fonde trois salles de projection à Lyon, entre 1932 et 1937¹⁴. En 1936, avec d'autres personnalités de la ville, il participe à la création de la Compagnie Lyonnaise de Cinématographie¹⁵. Ce lien familial avec le monde du cinéma tient un rôle important dans le parcours de Rodanski. Du côté maternel, sa grand-mère possède un atelier de couture réputé à Lyon, la maison Bernay, qui sera un lieu nodal de la vie du jeune homme¹⁶.

Dès l'âge de 7 ans, Stanislas est envoyé en pensionnat dans les Alpes. Devenu collégien, c'est principalement à Megève qu'il poursuit sa scolarité dans un établissement privé mixte baptisé Le Hameau¹⁷. Il revient à Lyon seulement pour sa sixième, lors de l'année scolaire 1937-1938¹⁸. Il loge alors dans l'appartement attenant au cinéma Chanteclair, le premier fondé par son grand-père¹⁹. Deux événements importants interviennent en 1937. En janvier, son père change officiellement de nom et adopte le patronyme de Rodanski. Signifiant « du Rhône » en polonais, ce nom déjà employé de manière officieuse est forgé en remerciement à la région qui l'a accueilli²⁰. Puis mi-avril²¹ sort *Les horizons perdus* de Frank Capra, adaptation du roman de James

⁹ Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie, op. cit.*, p. 41.

¹⁰ *Ibid.*, p. 54.

¹¹ *Ibid.*, p. 42.

¹² *Ibid.*, p. 52-54.

¹³ *Ibid.*, p. 51.

¹⁴ *Ibid.*, p. 42.

¹⁵ Renaud CHAPLAIN, *Les cinémas dans la ville. La diffusion du spectacle cinématographique dans l'agglomération lyonnaise (1896-1945)*, doctorat d'histoire sous la direction de Sylvie SCHWEITZER, soutenue le 10 septembre 2007, http://theses.univ-lyon2.fr/documents/getpart.php?id=lyon2.2007.chaplain_r&part=128959#, consulté le 17 mai 2020.

¹⁶ Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie, op. cit.*, p. 54.

¹⁷ *Ibid.*, p. 94.

¹⁸ *Id.*

¹⁹ Stanislas RODANSKI, *Écrits*, Paris, Christian Bourgois, 1999, p. 11 et *ibid.*, p. 42.

²⁰ « Avis de demande de changement de nom », *Journal officiel de la République française*, 8 janvier 1937, p. 405 ; Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie, op. cit.*, p. 41.

Hilton. Ce film marque Rodanski à vie : l'expression *Horizon perdu* sera récurrente dans ses paroles et sous sa plume²² ; le début de son roman *La victoire à l'ombre des ailes*, est calqué sur celui du film ; durant les dernières années de sa vie, il ne cessera d'évoquer Shangri-la, la cité imaginaire d'Hilton.

Entre 1939 et 1943, Stanislas poursuit sa scolarité dans les Alpes françaises et suisses. On sait qu'il lit beaucoup depuis son enfance et ses premières tentatives d'écriture datent de cette période lycéenne²³. Dans l'un de ses premiers textes qui ait été conservé, intitulé *L'homme qui se croit fou*, il écrit : « Je m'achemine vers la folie, il n'y a pas de doute possible, maintenant que je m'observe à chaque instant... Ces symptômes ne demandent même pas vérification, aussi faut-il que je laisse la maladie se développer dans un cadre propice et je crois que le meilleur de tous c'est l'asile²⁴ ». Bernard Cadoux, commente ainsi ces lignes : « Prémonition d'un avenir sombre ou conception de la folie comme véhicule de connaissance ? En tout cas, il joue un temps avec cette appréhension en la parant des oripeaux de la fiction²⁵ ». Rapidement, l'autodiagnostic de Rodanski va devenir réalité.

En 1942, à Megève, il entre en contact avec des amis non identifiés du peintre surréaliste d'origine roumaine Jacques Hérold²⁶. C'est grâce à cette relation qu'il peut, quelques années plus tard, se rapprocher du groupe d'avant-garde. En 1943, la situation à Megève étant des plus incertaines, sa famille le fait revenir près de Lyon. La nouvelle institution privée où il est scolarisé est très différente des collèges huppés des Alpes. Stanislas fugue et ne se présente finalement pas au baccalauréat qu'il aurait dû passer en cette fin d'année scolaire²⁷. Dans une lettre adressée à Julien Gracq depuis Villejuif en octobre 1952, il raconte : « Jusqu'à 14 ans, je fus un modèle de gentillesse, un peu brise-fer, mais sage comme une image. Alors d'un coup, je me déchaînaï. Je me suis mis à voler, à me soûler, refusant au nom de la poésie de passer mon bachot, je fis des fugues. Je m'exposais, adorant me mettre en danger chez les autres²⁸ ». Ainsi, Rodanski associe explicitement sa révolte à la littérature. Son année 1943 reste mal connue, même s'il affirme avoir participé aux actions d'un groupe de résistants lyonnais²⁹.

²¹ Pour la date de sortie du film, voir Bibliothèque nationale de France, département Arts du spectacle, 8-RSUPP-1166, en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b105105543?rk=42918;4>, consulté le 17 mai 2020.

²² Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie, op. cit.*, p. 125.

²³ *Ibid.*, p. 107.

²⁴ Stanislas RODANSKI, *Histoire de fou, in ibid.*, p. 137.

²⁵ Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie, op. cit.*, p. 63.

²⁶ Voir G. HUMBERT, « Jacques Hérold parle de son ami : Stanislas Rodanski », *CEE*, 2/3, 1977, p. 40 ; dans la série d'émissions « Stanislas Rodanski un voyageur immobile » réalisée par Pierre Drachline pour France Culture (diffusées les 24 juillet, 10 et 17 août 1983), Hérold est interviewé et raconte également avoir vu Rodanski pour la première fois à Paris sur la recommandation d'amis qui avaient rencontré le jeune homme dans les Alpes.

²⁷ Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie, op. cit.*, p. 95.

²⁸ Cité *in id.*

²⁹ *Ibid.*, p. 21.

En avril 1944, Rodanski entame la rédaction de son journal intime, qu'il va tenir de manière discontinue jusqu'en 1953³⁰. Le 8 novembre 1944, alors qu'il est en compagnie de sa mère pourtant impliquée dans la Collaboration, il est arrêté par les troupes allemandes à Saint-Dié dans les Vosges. Il est déporté dans un camp de travail à Mannheim : il est exploité dans une usine de munitions³¹. Entre février et avril 1945, son camp est libéré et il erre en Allemagne³². Il rentre en France très affaibli physiquement et moralement par sa déportation. Le 1^{er} mai, il est de retour à Lyon et reprend la rédaction de son journal intime dans lequel, comme trace de la période dont il sort à peine, il écrit seulement : « J'ai connu aussi la déportation, la souffrance³³ ». Durant l'été, il va en convalescence à Megève où il retrouve certaines de ses relations d'avant-guerre.

Revenu à Lyon à la fin de l'été, Rodanski vit dans un ancien atelier de couture de sa grand-mère et passe ses journées à arpenter la ville. La déambulation urbaine est une thématique forte dans son œuvre et se trouve particulièrement mise en valeur dans le texte intitulé *Le cours de la liberté*, titre inspiré par une grande artère lyonnaise³⁴ : la polysémie de cet odonyme n'échappe évidemment pas au jeune poète en devenir. C'est aussi à cette période qu'il commence à consommer diverses drogues : plantes toxiques, éther, haschich, cocaïne, morphine ainsi que plusieurs types d'amphétamines (alors en vente libre), principalement l'ortédrine³⁵. Dans le dossier médical de Villejuif, les notes prises lors d'un entretien confirme ce dont témoignaient plusieurs textes, à savoir que Rodanski ingère ces produits pour expérimenter la veille prolongée. À son entrée à Villejuif, dans une série de notes d'observations, un médecin cite une phrase prononcée par son nouveau patient : « Je vivais toujours au même régime d'insomnie et d'excitation à l'ortédrine³⁶ ». Jusqu'à la fin des années 40 au moins, il consomme régulièrement ce type de produits dont les conséquences sur ses états psychiques et physiques sont irréversibles.

À Lyon, au printemps 1946, Rodanski rencontre dans l'atelier de couture de sa grand-mère un mannequin, Janine, dont il tombe amoureux. Bien qu'elle soit mariée, elle se prend au jeu de séduction du jeune homme sans pour autant succomber à ses avances³⁷. En mai, Rodanski passe quelques temps à Paris : à cette occasion, il entre en contact avec André Breton en lui adressant une courte lettre dont le contenu montre tout l'espoir que peut entretenir un jeune homme d'à

³⁰ Stanislas RODANSKI, *Journal 1944-1948*, Angers, Deleatur, 1991, 105 p. et Stanislas RODANSKI, *Dernier journal tenu par Arnold 2 mai / 7 juin 1948*, Angers, Deleatur, 1986, 61 p.

³¹ Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie, op. cit.*, p. 59-60.

³² *Ibid.*, p. 60-61.

³³ Stanislas RODANSKI, *Journal 1944-1948, op. cit.*, p. 28.

³⁴ Stanislas RODANSKI, *Le Cours de la liberté*, St Gély du Fesc, L'Arachnoïde, 2010, 77 p.

³⁵ Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie, op. cit.*, p. 69.

³⁶ AGHPG, DSR, DP, classeur « Observations médicales », rapport du 3 août 1949, p. 2.

³⁷ Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie, op. cit.*, p. 83-84.

peine vingt ans à rencontrer le chef de file du surréalisme récemment revenu de son exil américain³⁸ :

« S'il y a encore à Paris un lieu qui soit commun à deux hommes, un homme qui soit au secret de ce lieu – je crois vous écrire justement, car alors vous êtes cet homme et ce lieu s'écrit en majuscules dans vos œuvres. Et peut-être que depuis votre retour il y a à nouveau des enthousiasmes possibles et des choses probables. Pour moi – il y a un monde et une vie à faire, car j'ai dix-neuf ans, je refuse ma solitude morale et je refuse aussi l'amitié des imbéciles. Découvrir votre pensée m'a toujours exalté, vous connaître et vous soumettre mes idées serait maintenant une grande joie pour moi.³⁹ »

On ignore la suite de cette première prise de contact, mais tout indique que Breton a répondu à son jeune correspondant.

En septembre 1946, revenu à Lyon, Rodanski s'inscrit à l'école des Beaux-arts où il rencontre notamment Jacques Veuillet, qui devient l'un de ses très proches amis⁴⁰. Dès le mois d'octobre⁴¹, Rodanski abandonne les Beaux-arts et annonce à sa grand-mère qu'il veut faire carrière dans le cinéma, suivant en cela le modèle de son grand-père⁴². C'est en réalité un prétexte pour quitter Lyon et s'installer à Paris. Son poème intitulé *Aventuriers* date peut-être de cette période.

Aventuriers

S'ils avaient le goût de l'aventure autre part que sur la terre
Ils me comprendraient.
Patrice XXVI, 9

Certains me croient un conquérant
Et voient en mes yeux l'extase des guerriers jeunes
Je suis celui qui s'enfuit et ne revient jamais
Et je suis celui qui demeure

Chevalier errant du temps perdu
Je campe en des territoires prohibés
Je suis un chasseur solitaire
Mes proies sont nombreuses et fugitives
Je les traque en des jungles sous-marines
Parmi les fleurs aiguës du givre et de l'écume

³⁸ Pour la biographie d'André Breton, voir Mark POLIZZOTTI, *André Breton*, Paris, Gallimard, 1995.

³⁹ Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie*, op. cit., p. 76-77.

⁴⁰ Jacques-Élisée VEUILLET, « Stanislas Rodanski. L'impossible ami », *Poésie 2000*, 82, avril 2000, p. 56.

⁴¹ Jacques BERGE « Stan », in Stanislas RODANSKI, *Journal 1944-1948*, op. cit., p. 95. Sur la fin de l'année 1946 de Rodanski à Lyon, ce témoignage demeure une source incontournable, à laquelle doivent être associés les entretiens du film de Jean-Paul Lebesson et Bernard Cadoux avec les amis lyonnais de Rodanski insérés dans *SR Enquête sur un tueur d'images* (1991). Enfin, Rodanski l'évoque lui-même dans « J'avais alors dix-huit... » (in *Opus-International*, numéro spécial « André Breton et le surréalisme international », 123-124, avril-mai 1991, p. 176-179).

⁴² Jacques-Élisée VEUILLET, « Stanislas Rodanski. L'impossible ami », art. cit., p. 58.

Et je voyage pour des quêtes périlleuses
La piste de la nuit me guide
Jusqu'en des ports de légende
Où résonne l'appel des lointains nordiques
Et je pars

Passager d'un navire illusoire
Vers les ultimes mers de la nuit
Le cap à l'infini⁴⁵

1947-1949 - « Trop de vie paraissait devoir se passer en 1948 »⁴⁴ : le surréalisme entre Lyon et Paris

Au printemps 1947, Rodanski monte à Paris et se rapproche du groupe surréaliste. Il fréquente régulièrement les ateliers des peintres Jacques Hérold et Victor Brauner où il rencontre trois hommes de sa génération : Sarane Alexandrian, Alain Jouffroy et Claude Tarnaud, qui vont représenter la jeunesse dans le groupe surréaliste parisien renaissant⁴⁵. Alexandrian rapporte que ce « quatuor insolite [...] scandalisa la Vieille Garde surréaliste⁴⁶ ». Chez Hérold, Rodanski rencontre aussi Julien Gracq, écrivain d'origine nantaise proche des surréalistes dont il a pu lire certains textes dans une revue lyonnaise dès 1943⁴⁷. Les deux hommes vont nouer une relation de confiance importante dans la trajectoire tant littéraire que médicale de Rodanski.

Le 21 juin 1947, Rodanski signe la déclaration *Rupture inaugurale*, premier texte collectif relançant l'activité du groupe surréaliste après la Seconde Guerre mondiale⁴⁸. Dans la foulée de ce manifeste se déroule à Paris une exposition tout simplement intitulée « Le surréalisme en 1947 ». Rodanski pose parmi le groupe sur les photographies prises par Denise Bellon lors de l'inauguration de l'exposition, le 7 juillet⁴⁹.

À l'automne 1947, il est hospitalisé à Caluire (banlieue nord de Lyon), où il subit pour la première fois un traitement par électrochocs. Cette hospitalisation fait suite à la prise de distance de Janine, le mannequin rencontrée chez sa grand-mère⁵⁰. Au sortir de cette période de soin, Rodanski quitte Lyon et revient à Paris, où il retrouve les surréalistes et ses amis autour de Brauner et

⁴³ Stanislas RODANSKI, *Je suis parfois cet homme*, éd. par François-René SIMON, Paris, Gallimard, 2013, p. 31-32.

⁴⁴ Stanislas RODANSKI, *Lancelo et la chimère* in *Écrits*, *op. cit.*, p. 160.

⁴⁵ Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie*, *op. cit.*, p. 28-29.

⁴⁶ Sarane ALEXANDRIAN, « Claude Tarnaud ou le dandy transcendant », *Supérieur inconnu*, 1, octobre-décembre 1995, p. 46.

⁴⁷ La revue *Confluence* où Gracq publie « Pour galvaniser l'urbanisme » (Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie*, *op. cit.*, p. 77).

⁴⁸ *Rupture inaugurale*, Paris, Éditions Surréalistes, juin 1947, 14 p.

⁴⁹ « Photographies de groupe à la Galerie Maeght », <https://www.andrebretton.fr/fr/work/56600100626310>, consulté le 17 mai 2020.

⁵⁰ Jacques-Élisée VEUILLET, « Stanislas Rodanski. L'impossible ami », *art. cit.*, p. 50.

Héroid. Chez ce dernier, Rodanski rencontre une jeune femme, Béatrice de la Sablière⁵¹, tous deux tombent amoureux et forment un couple magnétique⁵². En octobre 1947, Rodanski est arrêté pour port d'armes, une affaire qui le suivra jusqu'à son hospitalisation à Villejuif⁵³. En cette fin d'année, il perd son grand-père qui lui a donné la passion du cinéma.

À la fin de l'année 1947, avec Sarane Alexandrian, Heinrich Heisler, Vera Héroid et Claude Tarnaud, Rodanski fonde *Néon*, première revue surréaliste de l'après Seconde Guerre mondiale, dont il trouve le titre et la première devise : « N'être rien. Être tout. Ouvrir l'être »⁵⁴. Publiée dans des conditions d'après-guerre, la revue est imprimée sur du papier de mauvaise qualité et avec un équipement limité. Ces contraintes techniques sont mises au service du propos artistique : la revue est intégralement composée de textes manuscrits ou tapuscrits et ses pages, une fois dépliées, sont conçues comme une grande fresque. En janvier 1948, alors qu'à Paris sort le premier numéro de *Néon* auquel il donne deux textes, Rodanski est de retour à Lyon. Avec Béatrice, ils commettent une tentative de suicide, cependant sans gravité. Le 30 janvier, Rodanski est arrêté par Police-Secours après avoir tenté de voler une voiture : il est incarcéré pendant trente jours à la prison Saint-Paul à Lyon. Grâce à l'intervention du père de son ami Jacques Veillet, qui est avocat, une expertise psychiatrique est demandée, qui conclut à son irresponsabilité au moment des faits⁵⁵. Rodanski est libéré en échange d'une promesse de séjour dans une maison de santé à Collonges-au-Mont-d'Or, où il entre le 3 mai et dont il sort le 7 juin 1948⁵⁶. Durant cette période il tient régulièrement son journal⁵⁷ et reçoit au moins une lettre d'André Breton qu'il a prévenu de sa convalescence. Lorsqu'il entre dans cette maison de santé, paraît à Paris le troisième numéro de *Néon* où figure son poème *La nuit verticale*.

La nuit verticale

Que je sois — la balle d'or lancée dans le Soleil levant.

Que je sois — le pendule qui revient au point mort chercher la verticale nocturne du verbe.

⁵¹ Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie, op. cit.*, p. 85-86 et Bertrand LACARELLE, *La taverne des ratés de l'aventure*, Paris, Pierre-Guillaume de Roux, 2015, p. 49 et 76-80.

⁵² Claude Tarnaud fait de ce couple Pierre et Anne Lecomte dans son roman *The witheclad gambler* (1952, rééd. Le Vigan, L'Arachnoïde, 2011, préf. de Cédric DEMANGEOT, sur l'identification des personnages p. 9).

⁵³ AGHPG, DSR, LL, courrier du 20 février 1952, traité par le service de l'hôpital le 13 mars suivant et visé par Rodanski dont la signature sur le courrier est précédée de la mention « Pris connaissance ».

⁵⁴ Sur cet épisode, voir Sarane Alexandrian, entretien dans Jean-Paul Lebesson et Bernard Cadoux, *SR Enquête sur un tueur d'images* (film) et Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie, op. cit.*, p. 29-30.

⁵⁵ Voir Stanislas Rodanski, *Écrits, op. cit.*, p. 13 ; Jacques-Élisée VEUILLET, « Stanislas Rodanski. L'impossible ami », art. cit., p. 59-61 et Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie, op. cit.*, p. 66-67, qui situe cette arrestation début février.

⁵⁶ Jacques-Élisée VEUILLET, « Stanislas Rodanski. L'impossible ami », art. cit., p. 62.

⁵⁷ Publié sous le titre *Dernier journal tenu par Arnold* (*op. cit.*).

Que je sois — l'un et l'autre plateau de la balance, le fléau. La période comprise entre les deux extrêmes de la saccade universelle qui est le battement de cœur suivant celui dont on peut douter au possible et tout attendre de son anxieux « rien ne va plus ».

Je lance au possible ce défi : Que je sois la balle au bond d'un instant de liberté. Je lance ce cri — que je sois la balle de son silence. Mon départ s'appelle toujours, tous les jours et tous les instants du grand jour. Mon retour à jamais, éternelle verticale nocturne, point mort, égal à lui-même, que l'autre franchit — toujours. Qui suis-je ?

Toujours le même revenant, ce qui revient à dire encore un autre.⁵⁸

Deux mois après sa sortie, le 24 août⁵⁹, Rodanski s'engage dans la Première demi-brigade de parachutistes SAS, basée à Vannes⁶⁰. Ce commando doit partir pour l'Indochine : cette destination est sa principale motivation pour entrer dans l'armée, geste assez éloigné de son profil de poète révolté. En septembre, il déserte à la suite de la réaction outrée de Jacques Hérold, chez qui il se présente en uniforme⁶¹. Il se réinstalle à Paris en octobre, réussissant à se soustraire à son engagement du fait de son absence d'adresse fixe. Un mois plus tard, un épisode capital survient. Fréquentant de nouveau le groupe surréaliste, Rodanski en est exclu le 8 novembre. Ce jour-là, les surréalistes se réunissent pour exclure le peintre Victor Brauner qui, quelques semaines auparavant, a refusé de signer l'exclusion de son ami le peintre Roberto Matta. Ne voulant pas assister à la réunion qui prévoit de le sanctionner, Brauner s'y fait représenter par Alexandrian, Jouffroy, Rodanski et Tarnaud. Tous quatre s'opposent à la condamnation de leur ami et quittent l'assemblée. Leur exclusion « pour travail fractionnel » est officiellement prononcée dans le quatrième numéro de *Néon*, dont le comité de rédaction passe sous la direction de Breton et qui change de devise pour marquer la rupture avec les exclus, fondateurs de la revue⁶². Le processus survenu lors de l'affaire Brauner illustre l'analyse sociologique de la déviance telle qu'elle est définie par Howard Becker et dont David Vrydaghs a montré qu'elle peut s'appliquer au cas de René Crevel⁶³ : le groupe de jeunes surréalistes venu défendre Brauner « dénie à ceux qui le jugent

⁵⁸ Stanislas RODANSKI, *La nuit verticale*, *Néon*, 3, mai 1948, [p. 4], repris in *Écrits*, *op. cit.*, p. 224.

⁵⁹ AGHPG, DSR, LL, copie du courrier du lieutenant Rochard de la III^e Région Militaire (Compagnie administrative régionale n° 3 basée à Rennes) adressé au directeur de l'Hôpital de Villejuif, qui donne la date d'incorporation et de signalement comme déserteur de Rodanski (daté 22 septembre 1948, il a donc dû intervenir dans les jours qui précèdent).

⁶⁰ Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie*, *op. cit.*, p. 67. Sur cette unité, voir au Service Historique de la Défense (Vincennes) le dossier 7 U 3006

⁶¹ G. HUMBERT, « Jacques Hérold parle... », art. cit., p. 40 et « Stanislas Rodanski un voyageur immobile », émission de radio précédemment citée.

⁶² Sur cet épisode, voir *Néon*, 4, novembre 1948, [p. 4] ; Sarane ALEXANDRIAN, *L'Aventure en soi*, *op. cit.*, p. 293-302 ; Alain JOUFFROY, « Postface », in *Le temps d'un livre*, Monaco, Éditions du Rocher, 1993, p. 265-267 ; Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie*, *op. cit.*, p. 30-31.

⁶³ Voir David VRYDAGHS « Du rôle des outsiders dans la dynamique du groupe surréaliste français. L'exemple de René Crevel », art. cit.

la compétence ou la légitimité pour le faire.⁶⁴ ». Le surlendemain de cet épisode, Rodanski écrit un texte hostile à Breton qui se termine ainsi : « Sorti de là, il n'est que d'assister à la soumission du fier vaisseau d'aventure qui se contente maintenant de pactiser avec les garde-côtes au lieu de passer outre-mer [...]. Sortis de là, nous nous trouvons libres – mais seuls, éperdument. Nous nous sommes perdus pour trouver en nous le moyen d'être encore digne de la prédestination⁶⁵ ». Fondamental, ce passage confirme la position d'outsider de Rodanski et ses co-condamnés comme acteurs du processus de non-respect d'une norme imposée au sein d'un groupe social déterminé – en l'espèce, le groupe surréaliste. Ce texte témoigne également de la conscience qu'a Rodanski d'être un écrivain par l'usage du terme théologique de « prédestination », et d'être mu par l'aventure. En intitulant l'un de ses textes écrit pendant son hospitalisation à Villejuif, *Le club des ratés de l'aventure*⁶⁶, Rodanski mène à son terme l'analyse de sa propre trajectoire littéraire esquissée au lendemain de son exclusion du groupe surréaliste. Il est en marge – « hors-texte » comme il l'écrit lui-même à son entrée à Villejuif⁶⁷. Texte crucial, *Le club des ratés de l'aventure* est traversé de références à cette figure marginale mais fondatrice du surréalisme qu'est Jacques Vaché, dont il va bientôt s'imprégner intimement.

Rodanski reste en contact avec certains de ses amis surréalistes comme lui exclus mais avec eux également, les ruptures, volontaires ou involontaires, se succèdent. Parmi les volontaires figure celle avec Alain Jouffroy, chez qui il loge plusieurs mois rue du Dragon, dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés. Fin 1948, les deux amis rompent du fait de la difficulté qu'éprouve Jouffroy à vivre au quotidien avec celui qu'il appelle Stan⁶⁸. Du côté des ruptures involontaires on compte notamment le départ de Claude Tarnaud pour la Somalie⁶⁹. Au tournant des années 1948-1949, Rodanski est isolé et c'est finalement Jacques VeUILLET, son ami lyonnais, qu'il retrouve à Paris. Ils passent ensemble deux jours avant Noël 1948⁷⁰.

⁶⁴ Howard BECKER, *Outsiders*, cité *in ibid.*, p. 120.

⁶⁵ Fragment de journal cité *in* Jacques-Élisée VEUILLET, « Stanislas Rodanski. L'impossible ami », art. cit., p. 64-65.

⁶⁶ Stanislas RODANSKI, *Le Club des ratés de l'aventure*, Fontaine de Vaucluse, Le Renard Pâle, 2012, 23 p. *Les ratés de l'aventure* est un récit de la journaliste et écrivaine Titaïna paru en 1938.

⁶⁷ Voir *infra*.

⁶⁸ Dominique RABOURDIN, « Stanislas Rodanski » [entretien avec Alain Jouffroy], *Les amants et les fous*, 1, novembre 1990, p. 11 ; Alain JOUFFROY, « Postface », *in Le temps...*, *op. cit.*, p. 267-268.

⁶⁹ Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie*, *op. cit.*, p. 105.

⁷⁰ Jacques-Élisée VEUILLET, « Stanislas Rodanski. L'impossible ami », art. cit., p. 66.

1949-1953 - L'écriture, entre errance et hospitalisations

Rodanski fête le réveillon à Lyon puis revient à Paris. Dans la nuit du 17 au 18 janvier, il est arrêté puis relâché et trouve refuge dans la chambre de son ami Veillet, dans un internat où celui-ci est surveillant. Deux jours plus tard, le 20, il revient voir Veillet, qui est absent : il met à sac sa chambre. Les représentants de l'établissement appellent la police : Rodanski est arrêté puis transféré à l'hôpital de Perray-Vaucluse à Épinay-sur-Orge (Essonne)⁷¹. Durant cette hospitalisation, il écrit plusieurs textes dont l'un porte un titre évocateur : *Spectr'acteur*⁷². Ce mot valise résume à lui seul l'identité troublée de Rodanski, à la fois présent et absent de sa propre vie. En mai 1949, il est de retour à Lyon puis séjourne à Megève au début de l'été. À cette occasion survient un nouvel épisode d'amour impossible et de persécution : dans la station alpine, Rodanski fréquente un groupe de jeunes gens, dont deux sœurs prénommées Annick et Marie-Thérèse, et il se croit au cœur d'un complot fomenté par ses amis. Cet épisode le marque profondément et traverse plusieurs des textes qu'il écrit durant son hospitalisation à Villejuif, notamment *Requiem for me*⁷³ où l'on retrouve les personnages des deux sœurs⁷⁴. Dans d'autres écrits de la même période, il évoque sa poursuite d'une chimère, d'une femme idéale mais absente. Dans une perspective freudienne, Bernard Cadoux suppose que cette femme absente n'est autre que sa mère⁷⁵. En juillet 1949, Rodanski est de retour à Paris, très marqué par les événements de Megève et désorienté par la passion qui l'anime. Le 1^{er} août, il est arrêté pour vagabondage sur le Champ de Mars, le 2 il est envoyé à l'hôpital Sainte-Anne⁷⁶ pour être enfin transféré le 8 à Villejuif⁷⁷.

L'hospitalisation de Rodanski à Villejuif est un épisode crucial de sa vie, connu grâce à divers documents : son dossier de patient ; les textes où il évoque Villejuif ; sa correspondance. À son arrivée à l'hôpital, il est interné dans la section Henri Colin, après que le docteur Brousseau, médecin-chef de la section, ait diagnostiqué un syndrome schizophrénique⁷⁸. La série de lettres

⁷¹ Sur cet épisode, voir Jacques-Élisée VEUILLET, « Stanislas Rodanski. L'impossible ami », art. cit., p. 66-68, également Alain JOUFFROY, « Postface », in *Le temps...*, op. cit., p. 269.

⁷² Plusieurs manuscrits de Rodanski portent ce titre, deux sont édités : *Spectr'acteur*, in *Au nom de Paris*, Paris, Artère, 1985, p. 27-35 et *Spectr'acteur*, Angers, Deleatur, 1983, 53 p.

⁷³ Stanislas RODANSKI, *Requiem for me* [récit, suivi de deux lettres à Jacques Veillet], éd. critique par François-René SIMON, Paris, Éditions des Cendres, 2009, 141 p. Dans un des premiers entretiens avec un soignant de Villejuif, à la question « Quelles sont vos intentions ? », Rodanski répond qu'il « cherche la jeune fille de Megève » (AGHPG, DSR, DP, compte-rendu d'entretien du 8 août 1949, p. 1).

⁷⁴ Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie*, op. cit., p. 87.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 88.

⁷⁶ AGHPG, DSR, LL., bulletin d'entrée du Centre Psychiatrique de Sainte-Anne, 2 août 1949.

⁷⁷ AGHPG, DSR, LL., certificat de placement d'office, 8 août 1949.

⁷⁸ AGHPG, DSR, LL., arrêt de placement d'office, 8 août 1949 (tapuscrit avec résumé du profil de Rodanski par le docteur Brousseau).

envoyées à ses proches⁷⁹, notamment sa mère⁸⁰ et certains amis rencontrés en Suisse⁸¹, pour signaler son hospitalisation, témoigne d'une maîtrise certaine de ses facultés mentales. S'adressant à l'un de ses amis de Megève, il écrit : « À la suite d'un dédale de circonstances inimaginables, me voilà à nouveau en hors texte – Je veux dire interné »⁸². Prise à la lettre, cette phrase exprime la manière dont Rodanski conçoit littérairement sa vie. Un compte-rendu d'entretien réalisé au moment de son entrée s'achève par la remarque suivante : « Comme il est calme et gentil – et qu'on comprend mal les raisons pour lesquelles on nous l'a adressé – le médecin-chef lui permet d'écrire et de lire dès aujourd'hui⁸³ ». Si son dossier médical attestent la manifestation de sa schizophrénie à la fin de l'année 1949 et au cours de l'année 1950, la période de Villejuif est riche de production littéraire, comme le prouve le classeur « Écrits du malade » de son dossier médical, où figure notamment le poème *Poupée de jupe*.

Poupée de jupe

Le soir en fréquentant les hôtels
pour trafiquer d'une âme
plus morte que le jour
Papillon de névrose au masque de tube
souvenir d'éther
les jeux faits pour le deuil
tardive au bord d'un verre
jouant l'absence sur le velours aux gants de fleur pour la lumière
dédié à l'orchidée pour obséder l'amour
observant l'ignorance
autres avec les femmes
toi même avec la peur aux mains d'ébène
à la saveur de digitale pour étreindre une gorge
cet écrin livide de tous rêves
une conscience de suaire phosphorescent

STAN dédié à ANICK⁸⁴

Dans *Le sanglant symbole*, texte écrit et paru quand il est hospitalisé à Villejuif, Rodanski décrit la section « H.C. » : « Depuis deux ans trois quart je n'ai pas été dans l'obscurité. Chaque nuit, une ampoule brûle dans une chambre [...]. Et dans les double fossés une ligne de lampadaires dessine

⁷⁹ La conservation des originaux dans son dossier indiquent que ces courriers n'ont pas été envoyés par les services de l'hôpital.

⁸⁰ AGHPG, DSR, DP, classeur « Écrits du malade », 8 août 1949, lettre à sa mère (la seule conservée dans le dossier).

⁸¹ AGHPG, DSR, DP, classeur « Écrits du malade », notamment Claude Goetschel et les deux sœurs Marie-Thérèse et Annick.

⁸² *Ibid.*, lettre à Claude Goetschel.

⁸³ AGHPG, DSR, DP, compte-rendu d'entretien du 8 août 1949, p. 3.

⁸⁴ AGHPG, DSR, DP, classeur « Écrits du malade », tapuscrit. Le poème est dédié à l'une des deux sœurs rencontrées à Megève.

la constellation muette et polygonale qui ceinture les trois pavillons de la section H.C. ceci pour les rondes de nuits. Des haies cachent les murs, camouflent ce qui dépasse. Il y a des pelouses où personne ne met les pieds [...]. Murs dépassant à peine du sol : on se croirait libre, si l'on ne voyait ces tranchées qui nous retranchent⁸⁵ ». Durant son hospitalisation, il n'est pas sans contact avec l'extérieur. Sa grand-mère Bernay lui rend parfois visite, ainsi que des amis : Camille Atlan, Julien Gracq, Jacques Hérold, Jacques Veuillet⁸⁶. Il correspond avec quelques parents et amis et, parmi les surréalistes, outre ceux qui lui rendent visite, il échange avec André Breton⁸⁷, Victor Brauner⁸⁸ et Claude Tarnaud⁸⁹. Enfin, son dossier dévoile des correspondants jusqu'alors inconnus : Jean-Baptiste Moreau⁹⁰, un objecteur de conscience qui fit la une en 1949 et José Corti⁹¹, qui ne reçoivent pas les lettres qui leur sont adressées alors que Georges Bataille⁹² et Simone de Beauvoir⁹³ ont vraisemblablement réceptionné les courriers de Rodanski, conservés dans son dossier sous forme de copie tapuscrite. En outre, à la fin de l'année 1950, il fait l'objet d'un rapport des renseignements généraux pour avoir pris contact par voie épistolaire avec la Fédération anarchiste⁹⁴.

Son dossier de patient conserve une importante correspondance échangée avec le docteur Brousseau, qui permet de suivre l'évolution de ses rapports avec l'institution psychiatrique⁹⁵. Le 4 février 1950, Rodanski lui écrit : « Si dans l'affirmation de ma révolte, je ne vais pas jusqu'au meurtre, c'est qu'alors, je me trouverai définitivement votre prisonnier. [...] Je n'ai rien à vous dire de mes sentiments à votre égard, sinon toute mon admiration pour le malade D. qui, après avoir passé une douzaine d'années dans des maisons de fous, essaye périodiquement d'assommer ses gardiens⁹⁶ ». Dans un premier temps, Rodanski est clairement en opposition à l'institution médicale, même si deux mois après cette lettre, il sort temporairement de la section Henri Colin :

⁸⁵ Stanislas RODANSKI, *Le sanglant symbole*, in *Écrits*, Paris, Christian Bourgois, 1999, p. 360. Une présentation plus substantielle encore de sa vie à la section Henri Colin figure dans *Requiem for me*, *op. cit.*, p. 39-42 et 46-49, mais ce texte n'est pas publié durant l'hospitalisation de Rodanski à Villejuif.

⁸⁶ AGHPG, DSR, LL et DP.

⁸⁷ AGHPG, DSR, DP, classeur « Écrits du malade », copie tapuscrite de deux lettres envoyées en mars et juillet 1950 dont les originaux sont conservés à la Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet et la Bibliothèque municipale de Lyon (respectivement BRT C 2445 et BML, ms 7091 ; BRT C 2447).

⁸⁸ Paris, Bibliothèque Kandinsky, ROD C1 8818.314, lettre du 15 janvier 1950.

⁸⁹ AGHPG, DSR, DP, classeur « Écrits du malade », lettre sans date.

⁹⁰ AGHPG, DSR, DP, classeur « Écrits du malade », lettre du 25 septembre 1949.

⁹¹ AGHPG, DSR, DP, classeur « Écrits du malade », lettre sans date.

⁹² AGHPG, DSR, DP, classeur « Écrits du malade », lettre sans date.

⁹³ AGHPG, DSR, DP, classeur « Écrits du malade », lettre sans date.

⁹⁴ AGHPG, DSR, LL, décembre 1950 et janvier 1951 pour la lettre accompagnant le rapport.

⁹⁵ AGHPG, DSR, DP, classeurs « Écrits du malade » et « Correspondance » : seize lettres actives et passives sont conservées, couvrant toute la période d'hospitalisation de Rodanski.

⁹⁶ AGHPG, DSR, DP, classeur « Écrits du malade », lettre de Rodanski au docteur Brousseau, 4 février 1950, cité in Véronique FAU-VINCENTI, *Le baigneur des fous*, *op. cit.*, p. 13.

entre le 30 mars et le 3 juin 1950, il est dans le service du docteur Montassut⁹⁷. La promiscuité de la vie hors de la section lui pèse et il revient à Henri Colin, vraisemblablement à la suite d'une tentative d'évasion évoquée *a posteriori* par le docteur Brousseau dans une lettre à son confrère Montassut, le 1^{er} mars 1951⁹⁸. Vers avril 1950, le docteur Brousseau propose à Rodanski un traitement de choc par insulinothérapie⁹⁹. Refusant dans un premier temps, le jeune homme accepte finalement cette solution fin janvier 1951, dans une lettre où il affirme avoir pris cette décision avec le conseil de quelqu'un qu'il ne nomme pas et qu'il n'a pas été possible d'identifier¹⁰⁰. Un mois plus tard, il repasse dans le service du docteur Montassut et est placé dans une chambre individuelle pour recevoir le traitement, qui dure du 21 mars au 15 mai¹⁰¹. Dans *Requiem for me*, il raconte : « le traitement consistait en une longue série de comas. Un par jour. Pendant trois mois. Je guéris. On m'avait chaque jour fait une piqûre. On vidait d'un coup mon sang de son sucre. La nuit totale se faisait. Puis je revenais à moi à travers de beaux rêves écœurants. Le silence se fit. À sa faveur, je me suis rétabli¹⁰² ». Son état psychique finit effectivement par s'améliorer et il peut écrire à Julien Gracq, le 28 octobre 1951 : « Je reprends souci de mes points de vues esthétiques, littéraires et philosophiques [...]. C'est dire que je vais mieux, de mieux en mieux. Je fais de la littérature à longueur de journée, j'écris un livre avec ces moyens retrouvés et quelques autres qui me restent de là-bas – de nulle part¹⁰³ ». Ailleurs, il raconte qu'il écrit « en jouissant de tout le confort matériel que peut rêver le prisonnier¹⁰⁴ » et qu'il rédige « régulièrement quelques pages chaque matin. Le reste du temps, de celui qui n'est pas consacré à la lecture et à la réflexion, est plongé dans la rêverie¹⁰⁵ ». Ses relations avec le docteur Brousseau s'améliorent considérablement durant l'année 1952, le patient demandant même à son médecin des références à lire sur la psychiatrie afin de comprendre la schizophrénie¹⁰⁶.

Rodanski lit mais écrit aussi beaucoup pendant son hospitalisation : il rédige notamment *La victoire à l'ombre des ailes*¹⁰⁷, *Requiem for me*¹⁰⁸, *Lancelo et la chimère*¹⁰⁹ ou encore *Substance 13*¹¹⁰, textes

⁹⁷ AGHPG, DSR, DP, classeur « Correspondance », lettre du docteur Brousseau au docteur Daligand (parent de Rodanski), 6 juillet 1950.

⁹⁸ AGHPG, DSR, DP, classeur « Correspondance », lettre du docteur Brousseau au docteur Montassut, 1^{er} mars 1951.

⁹⁹ AGHPG, DSR, DP, classeur « Correspondance », lettre du docteur Brousseau au docteur Montassut, 27 mars 1950.

¹⁰⁰ AGHPG, DSR, DP, classeur « Écrits du malade », lettre au docteur Brousseau, 28 janvier 1951.

¹⁰¹ AGHPG, DSR, DP, classeur final, tableau récapitulatif du traitement par insulinothérapie.

¹⁰² Stanislas RODANSKI, *Requiem for me...*, *op. cit.*, p. 41.

¹⁰³ Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet, Ms 51020, lettres de Rodanski à Gracq, lettre du 28 octobre 1951.

¹⁰⁴ Stanislas RODANSKI, *Requiem for me...*, *op. cit.*, p. 45.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 49.

¹⁰⁶ AGHPG, DSR, DP, classeur « Écrits du malade », lettre au docteur Brousseau, 29 juin 1952.

¹⁰⁷ Stanislas RODANSKI, *La Victoire à l'ombre des ailes*, Paris, Le Soleil Noir, 1975, repris in *Écrits*, *op. cit.*, p. 51-103.

¹⁰⁸ Stanislas RODANSKI, *Requiem for me* [récit, suivi de deux lettres à Jacques Veuillet], éd. critique par François-René SIMON, Paris, Éditions des Cendres, 2009, 141 p.

¹⁰⁹ Stanislas RODANSKI, *Lancelo et la chimère*, in *Écrits*, *op. cit.*, p. 107-179.

qui seront publiés entre vingt et soixante ans plus tard. D'ailleurs, s'il est très souvent qualifié de poète, Rodanski ne produit pas que des poèmes, et dans son journal intime, il affirme : « Je n'ai jamais beaucoup aimé faire de la poésie. C'est vraiment par désespoir que je m'y suis parfois consacré¹¹¹ », ou encore « Parfois faire un poème est une façon de m'en tirer¹¹² ». Son rapport à la poésie apparaît ainsi comme vital mais en dernier ressort, en ultime solution. De fait, son texte le plus connu, *La victoire à l'ombre des ailes*, est une parodie de roman d'aventures, inspiré des polars et autres textes de série B, dont il est un lecteur assidu¹¹³. *Substance 13* oscille entre le roman et le scénario de film. De manière assez paradoxale étant donné le rejet de ce genre par les surréalistes, c'est plutôt dans ses romans que l'écriture de Rodanski revêt parfois un surréalisme formel. Mais ce qui finalement caractérise aussi bien ses récits que ses poèmes, c'est l'exploration autobiographique, l'écriture d'un soi à la recherche de son identité.

Si l'essentiel des textes écrits à Villejuif paraissent bien après son hospitalisation, il en est deux qui sont publiés alors que Rodanski est encore à Henri Colin : la *Lettre au Soleil Noir*¹¹⁴ et *Le sanglant symbole*¹¹⁵. Il s'agit de réponses à des enquêtes initiées par François Di Dio, un éditeur proche des surréalistes qui, au début de l'année 1952, lance une revue dont les deux premiers numéros paraissent en février et juin. *Le sanglant symbole* dialogue singulièrement avec la vie du patient Rodanski puisqu'il y décrit la section Henri Colin¹¹⁶ et que s'y éclaire son identification à la figure de Jacques Vaché. En effet, le titre même est celui d'une nouvelle écrite par Vaché en 1916, publiée pour la première fois en 1925 puis reprise dans la seconde édition des *Lettres de guerre*, parue en 1949¹¹⁷ – celle qu'a lue Rodanski. Dans son propre texte ainsi titré, celui-ci adopte la manière d'écrire de Vaché, ce qu'il fait dans plusieurs autres écrits de cette période, notamment *Substance 13* (dont le premier chapitre s'intitule explicitement « Le dernier avatar de Jacques Vaché »¹¹⁸) mais aussi dans sa correspondance, entre autres celle adressée à Julien Gracq. Or le dossier de Villejuif conserve un document extraordinaire parmi toutes les références à Vaché sous le crayon de Rodanski : un dessin, plus précisément le recto d'une de carte de vœux adressée à son ami Jacques Hérold, en 1952¹¹⁹. Rodanski construit ce dessin telle une carte de tarot où il

¹¹⁰ Stanislas RODANSKI, *Substance 13*, éd. critique par François-René SIMON, Paris, Éditions des Cendres, 2013, 187 p.

¹¹¹ Stanislas RODANSKI, *Journal 1947-1948*, inédit, cité in Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie, op. cit.*, p. 109.

¹¹² *Id.*

¹¹³ Voir les titres que citent Rodanski dans *Lancelo et la chimère*, in *Écrits, op. cit.*, notamment p. 141, 151, 155-156, 176.

¹¹⁴ Stanislas RODANSKI, « Lettre au Soleil Noir », in *Le Soleil Noir-Positions – La révolte en question*, 1, février 1952, p. 29-42, repris in *Écrits, op. cit.*, p. 317-345.

¹¹⁵ Stanislas RODANSKI, « Le sanglant symbole », in *Le Soleil Noir-Positions – Le temps des assassins*, 2, juin 1952, p. 117-124, repris in *Écrits, op. cit.*, p. 349-361.

¹¹⁶ Voir *supra*.

¹¹⁷ *Lettres de Guerre*, Paris, Le Sans Pareil, 1919, 32 p. ; rééd. augmentée, Paris, K Éditeur, 1949, n. p. *Le Sanglant Symbole* de Vaché paraît pour la première fois dans le numéro 2 de *La Révolution surréaliste* (15 janvier 1925).

¹¹⁸ Stanislas RODANSKI, *Substance 13, op. cit.*, p. 17.

¹¹⁹ AGHPG, DSR, DP, classeur « Écrits du malade », carte-dessin non-datée.

réunit deux figures majeures pour les surréalistes en général et pour lui en particulier : le marquis de Sade et Jacques Vaché¹²⁰. Si la représentation du divin marquis ne peut être qu'imaginaire puisque son portrait est inconnu, celui de Vaché est certes une invention de Rodanski mais basée sur des documents réels : il fusionne les deux seuls portraits de Vaché alors connus, une photographie et un dessin identifié alors comme son autoportrait¹²¹.

Si deux de ses textes paraissent en revue dans la première moitié de l'année 1952, Rodanski envisage également de publier un livre, dont il annonce le titre à Julien Gracq dès le mois de mai : *L'or cinéma loufoque fantomasque dans le genre posthume*¹²². Ses amis Jacques Hérold et Claude Tarnaud soutiennent ce projet d'édition qui finalement n'aboutit pas¹²³.

Le 8 août 1952, dans le certificat de situation qu'il dresse à l'occasion de l'anniversaire de l'entrée du patient à Villejuif, le docteur Brousseau diagnostique la guérison de Rodanski. Il écrit : « Guéri du syndrome schizophrénique qui motiva il y a trois ans son placement. A subi une cure par l'insuline. Garde les singularités d'un garçon hors-série, littérairement très doué, d'allégeance surréaliste ce qui n'entrave aucunement sa sociabilité longuement éprouvée dans le service¹²⁴ ». Comme Rodanski le fait lui-même à son entrée à l'hôpital, le médecin choisi pour le qualifier une expression où figure l'adverbe « hors ». Finalement, fin novembre 1952, il sort de Villejuif puisque sa grand-mère Bernay a accepté de l'accueillir à Lyon pour qu'il dispose des conditions matérielles nécessaires à la reprise du cours de sa vie hors de l'institution psychiatrique¹²⁵.

En 1953, Rodanski vit entre Lyon et Paris. Il est toujours en lien avec Julien Gracq qui l'aide à publier *Spectr'acteur* dans la revue *La Table ronde*, projet qui n'aboutit pas¹²⁶. Lorsqu'il est à Paris, il fréquente de nouveau les surréalistes et l'un d'eux a raconté que chaque fois que Rodanski assistait aux réunions du groupe, Breton le faisait asseoir à sa droite¹²⁷. En mars, il écrit au docteur Brousseau pour le prévenir que, de passage à Paris début avril, il aimerait venir lui rendre visite à son cabinet, demande à laquelle répond favorablement son ancien médecin, même si l'on ignore

¹²⁰ *Id.*, reproduit in Patrice ALLAIN, « De quoi Jacques Vaché est-il le nom ? », *Place Publique*, 62, mars-avril 2017, p. 86.

¹²¹ Voir Thomas GUILLEMIN, « Le mythe de Jacques Vaché dans les avant-gardes littéraires jusqu'en 1970 », conférence donnée à la Médiathèque Jacques Demy (Nantes) le 25 mars 2018 : <https://bm.nantes.fr/files/live/sites/bm/files/contributed/patrimoine/PDF/GUILLEMIN%2C%20L.e%20mythe%20de%20J.%20Vach%C3%A9%20dans%20les%20avant-gardes%20litt%C3%A9raires%20jusqu%27en%201970.pdf>, p. 18-19. Rodanski évoque explicitement, quoique mystérieusement, ce dessin dans *Spectr'acteur* (Angers, Deleatur, 1983, p. 42-43).

¹²² Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet, Ms 51020, lettres de Rodanski à Gracq, lettre de mai 1952.

¹²³ Lettre de Claude Tarnaud à un éditeur suisse non identifiée, in Claude TARNAUD, *L'aventure de la Marie Jeanne ou le Journal indien*, Paris, L'Écart Absolu, 2003, p. 40-41.

¹²⁴ AGHPG, DSR, LL, certificat de situation du 8 août 1952.

¹²⁵ AGHPG, DSR, LL, certificat de situation du 30 octobre 1952.

¹²⁶ Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie*, *op. cit.*, p. 102.

¹²⁷ Témoignage rapporté par François-René Simon.

si la visite a finalement eu lieu¹²⁸. C'est en 1953 que Rodanski publie sous le pseudonyme de Lancelo, *Visage de Saint-Germain-des-Près*, qui n'est pas un livre mais une petite plaquette¹²⁹. Il s'agit d'une sorte de guide touristique du foyer intellectuel qu'est alors ce quartier de Paris. Les détails donnés par Rodanski attestent sa connaissance du milieu germano-pratin : il évoque notamment les lettristes¹³⁰, un mouvement artistique héritier du surréalisme mais qui s'y oppose, sans que l'on sache précisément quelle a été la nature de ses relations avec ce groupe. Dans plusieurs lettres à son ami Claude Tarnaud de la fin de cette année 1953, il évoque cette période passée à Saint-Germain-des-Près où, dit-il, il a fini par vivre quotidiennement dans un bar du quartier¹³¹. Quant au pseudonyme qu'il utilise pour signer cette plaquette, Lancelo écrit sans « t », il l'avait déjà employé dans un texte écrit à Villejuif, *Lancelo et la chimère*. La question des noms avec lesquels il signe ses textes est révélatrice, comme le remarque Bernard Cadoux qui note que ses « hétéronymes [sont une] manière pour Rodanski de nommer les innombrables états de l'être par lesquels il passe et d'indiquer sa position de dériveur en perdition¹³² ». Les informations biographiques sont finalement rares sur son année 1953 : on sait qu'il envisage de devenir agent d'assurance, mais il n'est de toute évidence pas fait pour ce métier¹³³. Son errance reprend et il revient vivre à Lyon dans le courant de l'automne. Il écrit toujours et le poème *Mont Dragon* date vraisemblablement de cette période.

*Mont Dragon*¹³⁴

Tu rêves de la nuit
 Tu rêves de la lumière
 Tu es le frère de la nuit

Demain est au bout de la vie
 Ton coursier est le destin
 Demain est le ciel orageux

Tu rêves à l'horizon de la vie
 Il neige au clair de lune sur tes pas
 Tu rêves à l'horizon de la nuit
 Ton cheval est blême
 Aventurier du monde

¹²⁸ AGHPG, DSR, DP, classeur final.

¹²⁹ LANCELO [Stanislas RODANSKI], *Visage de Saint-Germain-des-Près*, Paris, Imprimerie Ader, 1953, 22 p.

¹³⁰ « Le faune serait-il Pomerand – le patronyme déjà promet – qui séjourne dans l'embrasure d'une fenêtre [...] » (*ibid.*, n. p.). Sur Gabriel Pomerand, voir François LETAILLIEUR, *Pomerand*, Paris, Galerie 1900-2000, 2004.

¹³¹ Lettre à Claude Tarnaud, 25 septembre 1953, originale non localisée, inédite.

¹³² Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie*, *op. cit.*, p. 107.

¹³³ Lettre de Véra Hérold à Claude et Gibsy Tarnaud, 6 juin 1953, *Collection d'un amateur d'art européen*, 2^e partie, Paris, Drouot, 2011, lot 489, p. 115, extrait communiqué par Claude Oterelo à Dominique Rabourdin.

¹³⁴ Stanislas RODANSKI, *Je suis parfois cet homme*, *op. cit.*, p. 157-159.

Tu es le cavalier de la nuit

Ton regard est comme la mort
Voir l'amour empoisonne l'âme
Jusqu'à la consommation des cendres

Le rêve est invisible
Ta vie chante l'ombre du verre
Tu rêves de la nuit blanche

Pas à pas ton ombre te suit
Jusqu'au bout du rêve
Solitaire au fond de la nuit

Jamais pour rien au monde
Tu ne changerais le sort
C'est la vérité sur terre

Ton cœur est *mort* hier
Sur le chemin de la vie
Très loin dans ta nuit

Le temps est une étoile
Héros de la vie
Chevalier de nuit

L'existence est une agonie
Dans le doute et le crépuscule
Tu épouses l'ombre de la nuit

En combattant par le monde
Dans la gloire du crépuscule
Et la frayeur des nues fugitives

Le temps est un songe
Tu combats des fantômes
À la fin de la nuit

Tu es l'ombre de la mer
La vie est un rêve
Tu es le frère de la nuit

Le jour des mots est sur terre
Héros du ciel à l'agonie
Tu es seul dans la vie

Demain finit le monde
Alcool est ailleurs
C'est le bout de la nuit

1954-1981 - Rodanski à Saint-Jean-de-Dieu, l'horizon perdu

Revenu à Lyon fin 1953, Rodanski s'installe chez l'une de ses grands-mères et a de plus en plus de difficultés relationnelles avec ses proches : la rémission obtenue à Villejuif s'avère de courte durée. Dans la nuit du 31 décembre 1953, il entre à la maison de santé Saint-Jean-de-Dieu, dans la banlieue de Lyon. Son hospitalisation a été préparée par le mari d'une de ses tantes qui est médecin généraliste¹³⁵. Dans la construction du mythe Rodanski, cette hospitalisation revêt une double particularité. D'abord, elle est très souvent présentée comme une entrée volontaire à l'asile pour se retirer du monde, ce qui est inexact. Ensuite, mais cela personne ne le sait encore lorsqu'il est hospitalisé en cette nuit du réveillon 1954 : il ne quittera plus Saint-Jean de Dieu.

Au début de son hospitalisation, Rodanski conserve des contacts avec ses amis : il correspond quelques temps avec Claude Tarnaud, qui essaie toujours, avec Jacques Hérold, de publier ses textes, en vain¹³⁶. Elie-Charles Flamand, autre membre du groupe surréaliste, lui rend visite et s'offusque de ses conditions d'enfermement. En 1955, Flamand envisage de publier une lettre ouverte dans un journal pour dénoncer la situation de son ami mais André Breton l'en dissuade, arguant que cette prise de position publique pourrait avoir des conséquences directes pour le patient qu'est alors Rodanski¹³⁷. Après 1955, ses contacts avec le milieu artistique s'éteignent rapidement, seul Jacques Hérold passe le voir régulièrement, lorsqu'il se rend dans sa propriété du sud de la France. Hospitalisé sous le nom de Bernard Glucksmann (celui qu'utilisait sa famille du côté maternelle), Stanislas Rodanski tombe peu à peu dans l'oubli. Bernard Glucksmann devient un patient comme les autres : il participe aux activités de l'hôpital, notamment à l'ergothérapie où il prend activement part à la production de fleurs en plastique. On sait très peu de choses sur cette période, car son dossier médical est incomplet. À partir de 1956, un neuroleptique lui est prescrit. En 1964, il demande un droit de sortie pour se rendre à Marseille, mais puisqu'il ne précise pas la durée de son séjour sur les bords de la Méditerranée, l'autorisation ne lui est pas accordée¹³⁸. Sa vie quotidienne reste mal connue mais on sait qu'il écrit toujours, dans des carnets et des agendas. Ses textes n'ont plus grand-chose à voir avec ce qu'il a rédigé à Villejuif : sans

¹³⁵ Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie, op. cit.*, p. 7-8.

¹³⁶ « Reçu une lettre bouleversante de Stan, envoyée de la Maison de Santé de Saint Jean de Dieu. Des récits de rêves. Tressaillements [...]. Héri. Il faut publier Stan. Je puis en ce moment, fournir les fonds nécessaire à la publication d'un livre du format de « Héros limite ». J'écris à Stan pour son assentiment et son choix. Vue d'ici, l'atmosphère poétique est trop lâche pour que ce ne soit pas le moment de Stan » (lettre de Claude Tarnaud à Jacques et Véra Hérold, fin janvier ou février 1954, extrait cité in *Collection Jacques Hérold*, Paris, Drouot, 1998 (vente du 13 novembre), lot 270, #5, p. 84).

¹³⁷ Elie-Charles FLAMAND, « Souvenirs sur Stanislas Rodanski », *Supérieur inconnu*, n° hors-série, automne 2007, p. 7-8.

¹³⁸ Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie, op. cit.*, p. 8-11.

cohérence apparente, parcourus de glossolalies, les carnets de Villejuif attestent que la folie de Rodanski a définitivement pris possession de l'essentiel de sa personne¹³⁹.

En 1974, il reçoit une lettre de François Di Dio, qui l'avait publié à deux reprises dans sa revue pendant l'hospitalisation à Villejuif. L'éditeur lui demande l'autorisation de publier un recueil de ses textes de cette période. La surprise est totale pour les soignants, qui découvrent que celui qui est pour eux Bernard Glucksmann est un écrivain connu sous le nom de Stanislas Rodanski¹⁴⁰. Il répond favorablement à cette sollicitation, d'autant que Di Dio lui apprend que Julien Gracq accepte de préfacier l'ouvrage, dont par ailleurs le peintre Jacques Monory est chargé de réaliser le tirage de tête et l'illustration de couverture. En avril 1975, Di Dio lui rend visite à Saint-Jean-de-Dieu et en novembre, *La victoire à l'ombre des ailes* sort en librairie¹⁴¹. Bien que passé quasiment inaperçu dans la presse (deux articles de Tahar Ben Jelloun¹⁴² et Claude Roy¹⁴³), l'ouvrage devient rapidement mythique parmi les amateurs du surréalisme et une certaine frange de la jeunesse entendant renouveler les avant-gardes¹⁴⁴. C'est vers cette période que se manifestent de nouveaux problèmes de santé, notamment d'insuffisance respiratoire, Rodanski étant un grand fumeur¹⁴⁵.

En octobre 1976, le psychologue Bernard Cadoux et le cinéaste Jean-Paul Lebesson, qui envisagent de faire un film sur l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, rencontrent Rodanski sans savoir qui il est. Alors qu'ils sont dans la salle commune de l'établissement et qu'ils évoquent leur projet de film avec les patients, Rodanski, assis seul à sa table, lance à la cantonade : « Un film sur l'hôpital, ça devrait s'appeler Horizon perdu¹⁴⁶ ». Une relation de confiance s'établit alors entre eux, qui aboutit à deux films¹⁴⁷, dont le premier, baptisé *Horizon perdu*, sort du vivant de Rodanski¹⁴⁸.

En décembre 1977, Rodanski est hospitalisé en soins intensifs pour un problème respiratoire. À son retour à Saint-Jean-de-Dieu, le médecin lui prescrit un régime alimentaire draconien tout en lui interdisant de fumer, mais il ne respecte aucune de ces prescriptions. En 1979 et en 1980, il reçoit les visites de Jacques Hérold et Jacques Veuillet, qui conservent alors tous deux un nombre important de ses manuscrits des années 1940-1950. À son ami Veuillet, il annonce être d'accord pour voir publier « ce qui est publiable¹⁴⁹ ». Cette rencontre, qui s'avèrera être la dernière, est de

¹³⁹ François-René SIMON, « À perte de vue, à perte de vie Rodanski », in Stanislas RODANSKI, *Je suis parfois cet homme, op. cit.*, p. 18.

¹⁴⁰ François DI DIO, « Visites et photographies », in Stanislas RODANSKI, *Écrits, op. cit.*, p. 365-368 et Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie, op. cit.*, p. 12.

¹⁴¹ Stanislas RODANSKI, *La Victoire à l'ombre des ailes*, Paris, Le Soleil Noir, 1975, XXXI-146 p.

¹⁴² Tahar BEN JELLOUN, « Stanislas Rodanski, le migrateur du silence », *Le Monde*, 9604, 9 décembre 1975, p. 33.

¹⁴³ Claude ROY, « *La victoire à l'ombre des ailes*, par Stanislas Rodanski », *Le Nouvel Observateur*, 591, 8 mars 1976, p. 17.

¹⁴⁴ Ainsi que l'atteste le numéro consacré à Rodanski publié par la revue *CÉE* de F.J. Ossang en novembre 1977.

¹⁴⁵ Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie, op. cit.*, p. 12.

¹⁴⁶ Bernard Cadoux raconte cet épisode et la collaboration qui s'ensuivit dans *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie, op. cit.*, p. 12-17.

¹⁴⁷ Le second est *SR Enquête sur un tueur d'images* (1991).

¹⁴⁸ Édité en DVD en accompagnement de *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie*, Lyon, Fage Éditions, 2012.

¹⁴⁹ Celui-ci s'y emploiera en publiant plusieurs textes de son ami aux éditions angevines Deleatur (voir *supra* note 30).

courte durée. Quittant son ami, Rodanski lui dit : « Je suis le dernier surréaliste vivant¹⁵⁰ ». Il ne suit toujours pas le régime qui lui a été prescrit et refuse même de se rendre à une consultation médicale, affirmant « on a le droit d'habiter dans un asile d'aliénés en attendant que la neige tombe !¹⁵¹ ». Dans la nuit du 22 au 23 juillet 1981, Stanislas Rodanski décède d'un arrêt cardiaque durant son sommeil¹⁵².

Bibliographie des principaux ouvrages de Stanislas Rodanski

Écrits, Paris, Christian Bourgois, 1999, 375 p. [recueil de deux livres épuisés, *La victoire à l'ombre des ailes* (Paris, Éditions du Soleil Noir, 1975) et *Des proies aux chimères* (Paris, Edition Plasma, 1983) accompagnés de plusieurs inédits].

Je suis parfois cet homme, Paris, Gallimard, 2013, 167 p.

Spectr'acteur, Angers, Deleatur, 1983, 53 p., [épuisé, réédité in] *Des nouvelles de Deleatur*, Paris, Ginko Éditions, 2006, 208 p.

Dernier journal tenu par Arnold 2 mai / 7 juin 1948, Angers, Deleatur, 1986, 61 p.

Journal 1944-1948, Angers, Deleatur, 1991, 105 p.

La Montgolfière du Déluge, Angers, Deleatur, 1991, 61 p.

Requiem for me, Paris, Éditions des Cendres, 2009, 141 p.

Substance 13, Paris, Éditions des Cendres, 2012, 190 p.

La nostalgie sexuelle, Montpellier, L'Arachnoïde, 2005, 39 p.

Le cours de la liberté, Montpellier, L'Arachnoïde, 2010, 77 p.

Rêves, Montpellier, L'Arachnoïde, L'Arachnoïde, 2015, 123 p.

Le Club des ratés de l'aventure, Fontaine de Vaucluse, Le Renard Pâle, 2012, 25 p.

Bernard CADOUX, Jean-Paul LEBESSON, François-René SIMON, *Stanislas Rodanski. Éclats d'une vie*, Lyon, Fage Éditions, 2012, XXX p. [biographie de Rodanski accompagnée de nombreux documents et une quinzaine de textes inédits ainsi que le DVD du film *Horizon perdu*]

Alain JOUFFROY, *Stanislas Rodanski – une folie volontaire*, Paris, Jean-Michel Place, 2002, 123 p.

Le blog de l'association Rodanski : <https://stanislas-rodanski.blogspot.com/>

¹⁵⁰ Jacques-Élisée VEUILLET, « L'impossible ami », art. cit., p. 73.

¹⁵¹ Bernard CADOUX, *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie*, op. cit., p. 18.

¹⁵² Id.